

L'Apparition

*On doit chercher dans le passé ce qui brille
pour donner au présent de l'éclat,
si l'on ne veut pas obscurcir l'avenir.*

(Marius Saint-Arnault)

Caen,
19 juin 1972

Jissey

Ouf, me voilà dehors ! Il fait chaud aujourd'hui et je veux profiter de cet été magnifique. La météo a prévu trois jours comme celui-ci, sans perturbations. J'ai terminé mon boulot un peu plus tôt, prétextant un envoi recommandé à la poste. Je suis journaliste à l'agence Ouest-France de Caen. J'enquête, je fouine, je déterre. Je mets tout par écrit et mon rédacteur en chef se fait un plaisir de raturer les trois-quarts de mes articles pour n'en faire qu'un résumé facile à lire pour le lecteur moyen. C'est mon père qui avait un copain au journal qui m'a pistonné. J'ignorais ce qu'était le travail de journaliste. J'y suis depuis un an, je suis bien payé et il me convient parfaitement.

Lors de mon retour de Nanterre, en 1968, j'ai retrouvé dans le courrier de mes parents la prolongation de mon sursis qui venait d'expirer. J'ai donné mon accord pour effectuer mon service militaire dans la Marine. J'ai quitté la France pour rejoindre le Centre d'Expérimentations du Pacifique où je fus affecté comme secrétaire. C'était un poste qui me convenait. Au lieu des seize mois réglementaires, j'ai effectué un séjour de deux ans.

Vous croyez que je l'ai oubliée, détrompez-vous !

Claire est restée dans mon cœur durant tout ce temps. La nuit comme le jour, son image m'obsédait. Je me suis même demandé si j'avais vraiment fait le nécessaire pour tenter de la retrouver. La police parisienne m'a envoyé, pendant mon absence, un mot laconique pour m'informer que les recherches concernant Claire Jordan n'avaient pas abouties et que, faute d'éléments probants, l'enquête serait classée.

Ainsi, Claire disparaissait de la surface de la terre sans que nul s'en inquiétât !

A mon retour du Pacifique, en promenant Vulcain, le chien de la maison, j'ai retrouvé une copine d'enfance, Nadine. Je l'avais connue lorsque ses parents s'étaient installés dans notre rue. Ce qu'elle avait changé ! De la gamine effrontée, elle était devenue à vingt-deux ans, une femme magnifique, je dirais même plus, d'une grande beauté. Nous avons parlé sur le trottoir, de nous, de notre vie, de notre avenir. Vulcain tirait sans

cesse pour continuer la promenade.

Puis, nous nous sommes revus plusieurs fois. On se plaisait, c'était certain ! Notre relation dure maintenant depuis six mois. Au fil du temps, elle a réussi à atténuer le souvenir de Claire. Elle ne lui ressemble pas. Elle en est même l'opposée. Nadine est plus bourgeoise. Fille unique de parents aisés, elle impose toujours ses propres préférences sans tenir compte de mon avis. Décider le restaurant pour déjeuner, le cinéma pour voir le film, même les vêtements que je dois porter. Rien à voir avec Claire, plus réservée, plus timide attendant que je lui propose des idées qu'elle accepte ou non, n'imposant jamais ses choix.

Tout a vraiment commencé ce jour-là, lorsque j'ai traversé la rue pour rejoindre la poste de Caen. Le bâtiment qui règne majestueusement à l'angle de la place Gambetta regarde l'église Notre-Dame qui lui fait face, comme pour la narguer.

Dans mon esprit, je pense surtout à la soirée que je vais passer seul, Nadine devant se rendre, avec ses parents, chez l'une de ses tantes dont c'est l'anniversaire. Famille oblige ! Je ne suis pas encore invité comme « le fiancé ». Alors, j'ai décidé d'aller au ciné. Je n'ai pas encore fait le choix du film.

J'effectue l'opération d'envoi au guichet et fais demi-tour pour sortir par le portillon tournant. Ce qui est curieux, c'est que je pense à Nadine à ce moment-là. Et pourquoi ? Je la compare à Claire, dont l'image de l'enlèvement et le cri qu'elle a poussé sont devenus mes démons, le soir avant de m'endormir.

A la sortie du bâtiment, une forme sombre se déplace de la droite et me coupe le passage. Je manque de heurter une femme brune surgi de nulle part. Je mets quelques secondes à retrouver la réalité. Et là, face à moi, les cheveux bruns, les yeux noirs, le sourire :

CLAIRE,

joyeuse, comme après m'avoir fait une bonne farce. Mon cœur se met à battre à un rythme qu'il avait perdu. Celui d'un coureur de fond ! Toutes ces années à penser à elle, sans savoir ce qu'elle était devenue. Et elle est là, admirant mon étonnement, souriante. Elle n'a pas changé. Elle a conservé sa naïveté naturelle qui fait tout son charme. J'essaie de parler en bafouillant :

- Explique-moi...ce que tu fais là et... dis-moi comment... tu m'as trouvé ?

- Sortons d'abord et marchons jusqu'à chez toi, je t'expliquerai en chemin.

Dehors, toujours la même chaleur et l'ensoleillement d'été. Je suis ému de la sentir si près de moi. Elle me prend le bras. Elle paraît si heureuse. Elle me refait son regard en coin pour voir ma réaction. Je n'arrive pas à me remettre de cette apparition.

- Quatre ans que je me demande ce que tu es devenue !

- C'est une longue histoire, commence-t-elle ! Je vais revenir au soir de notre séparation. (Elle utilise le mot *séparation*, alors qu'elle aurait dû dire *enlèvement*). Dans la DS qui m'emportait dans Paris, les deux hommes parlaient anglais entre eux avec un drôle d'accent que j'avais déjà entendu dans un pub irlandais. La voiture chercha longtemps son chemin et retomba sur les manifestants et les CRS qui s'affrontaient dans le Quartier Latin. Ils ont essayé de forcer les barrages mais ils finirent par s'arrêter, bloqués par une voiture qui avait été déportée au milieu de la rue. Les étudiants, autour de nous, secouaient la Citroën et l'homme qui me tenait pour m'empêcher de sortir, se cogna sur le montant du toit. Il me lâcha une seconde et j'en profitai pour ouvrir la portière. Je fus aspirée par les manifestants qui me renvoyèrent au milieu de la manif, me protégeant ainsi de mes ravisseurs. Je m'enfuis en courant le plus vite possible. Heureusement, j'avais toujours mon sac à dos sur moi. La foule était tellement dense que je disparus sans problème dans les rues obscures où je restai cachée jusqu'à plus de minuit pour laisser le temps à mes kidnappeurs de déguerpir.

Elle s'arrête un instant en découvrant la prairie dont la vue s'offre à nous.

- C'est comme Hyde Park à Londres, un poumon de verdure au milieu de la ville !

- Ce qu'on appelle *la prairie* à Caen qui sert aussi d'hippodrome pendant la saison d'été et l'hiver de trop-plein aux inondations de l'Orne, juste à proximité.

- On peut aller chez toi, je suis garée juste devant, dit-elle ?

- Tu sais où j'habite ? Comment as-tu fait pour le savoir ?

- Je te raconterai aussi la recherche faite sur toi, tu vas être surpris !

Elle fait une pause en commençant à longer le Cours du Général de Gaulle avant de reprendre sa surprenante aventure :

- Je suis revenue à mon studio vers une heure du matin. Cachée en face, derrière un arbre, je suis restée là, sans bouger, car la DS était stationnée devant chez moi. Deux hommes, debout contre la porte d'entrée, m'attendaient de pied

ferme. Je n'en pouvais plus. Alors, je me suis dit que le mieux était de rester camouflée dans l'ombre, en attendant qu'ils s'en aillent. Les manifestants étaient partis, les CRS aussi. Dans la rue, c'était le chaos. Si tu m'avais donné l'adresse de ton copain, je crois que j'y serais allée directement pour te demander de l'aide. Mais, nous n'avons pas eu assez de temps pour mieux nous connaître. Alors, je me suis allongée sur un banc, enveloppée dans ma veste, mon sac me servant d'oreiller. Je n'ai pas pu fermer l'œil tellement chamboulée par les événements de la nuit. J'avais froid et rester sans bouger m'avait complètement groggy. A cinq heures, je risquai à nouveau un œil pour voir que la DS était toujours en stationnement devant l'immeuble.

Elle ralentit le pas et baisse la tête, comme pour se remémorer ses souvenirs douloureux.

- C'est à ce moment-là que je me suis sentie perdue, seule dans l'inconnu. J'ai pleuré en silence. Puis, tout à coup, ce fut le déclic. A cinq heures et demie, je savais qui pouvait m'aider, à part toi. Une personne qui avait déjà ouvert son magasin et qui avait le téléphone. Je détalai à travers les rues dans ce quartier que je connaissais comme ma poche et j'arrivai essoufflée devant l'épicerie d'Ahmed, sûrement ouverte depuis quatre heures du matin. Ahmed est un travailleur forcené car il reste dans son magasin au moins dix-huit heures par jour. Il était seul. La lumière de l'intérieur me fit chaud au cœur et me reconforta.

Nous venons d'arriver devant mon immeuble. Claire me montre les fenêtres de mon appartement au deuxième étage. Je suis étonné. Elle sourit comme une enfant qui vient de faire une blague et dont l'œil est rempli de malices.

- Ma voiture est là, dit-elle, en me montrant une Coccinelle bleue.

- Tu es déjà garée devant chez moi ?

Décidément, cette fille est imprévisible !

Elle me montre le banc tourné vers la prairie. Elle préfère rester encore un moment, face au coucher du soleil pour pouvoir l'admirer, elle, si proche de la nature. Nous nous asseyons l'un contre l'autre. Je n'essaie même pas de me rapprocher d'elle tant je suis époustoufflé par ce que je suis en train de vivre.

- Ahmed me permet de téléphoner, continue-t-elle. J'ai appelé la Gendarmerie de Deauville. Je leur ai raconté mon histoire pour qu'ils préviennent les Norton et viennent me chercher devant le parvis de Notre-Dame. Je marchai vite pour

ne pas les manquer, sachant que, de toute façon, ils m'attendraient. Je dus patienter deux heures avant de les voir arriver avec la Coccinelle bleue, celle-ci ; (elle désigne sa voiture de la tête). Suzanne conduisait, Henri tenait le plan de Paris. Mais ils m'avaient trouvée et j'étais sauvée. Ma nounou a couru vers moi pour me serrer dans les bras tant elle avait eu peur. Au retour, Henri a pris le volant. Placée à l'arrière, je me suis endormie rapidement et me suis réveillée devant la maison de Deauville. Je ne me suis jamais sentie aussi heureuse de ma vie, sauf peut-être avec toi. Elle me pose un baiser sur la joue, un baiser d'amitié, seulement.

* * * *

- Moi, je t'ai cherchée partout, lui dis-je les larmes aux yeux. Je suis allé porter plainte pour enlèvement au commissariat de Saint-Germain-des-Prés, heureusement, j'avais deux témoins avec moi qui m'ont aidé. Je ne suis allé au studio que le lendemain pour découvrir qu'il avait été entièrement saccagé.

- Oui, dit-elle, ils cherchaient quelque chose. Suzanne pense qu'une équipe de truands a été mise sur pied pour se déplacer en France.

- Je suis revenu chez toi jusqu'à la fin du mois. J'ai fini par tout ranger pour le rendre présentable. J'ai récupéré ma valise mais j'ai laissé tes affaires. Je ne me sentais pas le courage de les emporter. Même tes produits de beauté avaient été vidés et versés dans le lavabo. Avec Jean-Pierre, nous avons cherché dans l'annuaire de Deauville où pouvait vivre une famille Jordan. Même la mairie n'a pas su nous répondre. Puis, avec la mairie d'Aix-les-Bains, nous avons eu la même déconvenue. Alors, déçu, je suis rentré à Caen. Je n'avais pas le moral. J'avais la sensation qu'une page de ma vie était définitivement tournée.

- C'est normal, le manoir, en Savoie, n'est pas à mon nom, il est resté au nom de ma famille maternelle : Hardey. Et Suzanne et Henri s'appellent Norton et ils n'ont pas le téléphone.

Claire reprend son récit.

- Je suis restée prostrée plusieurs jours. Je ne mangeais plus. Suzanne est montée me voir une centaine de fois m'apporter une soupe dans un bol, une tisane, des choses faciles à boire que j'aimais. Elle s'est beaucoup inquiétée pour ma santé. Elle me voyait décliner à vue d'œil. Je maigrissais, moi qui ne suis pas bien grosse. Une fois, elle a fait venir le médecin, mais je n'ai pas voulu qu'il m'ausculte. Ils ont parlé

alors de me faire hospitaliser si aucune amélioration ne survenait rapidement. Je n'ai pas compris qu'ils essayaient de me protéger de moi-même. C'était un suicide passif. Je me laissais mourir et je ne m'en rendais pas compte. Il m'a fallu une semaine avant d'avoir un sursaut de survie. J'avais réussi à assimiler notre séparation, à surmonter la souffrance que j'avais vécue. Mon premier désir fut de manger un filet mignon aux asperges comme pour reprendre ma vie, là où nous l'avions laissée ensemble, comme faire une liaison après une résurrection. Et Suzanne me l'a préparé elle-même !

Je reste pantois devant son récit. Elle s'était beaucoup plus investie dans la douleur que moi. Elle était en train de se laisser mourir car elle n'arrivait pas à remonter la pente de la vie. Elle poursuit le fil de son histoire :

- Suzanne contacta des amis en Angleterre. Elle m'inscrivit à l'université de Preston pour suivre des cours d'histoire et de culture anglaise. J'y suis restée trois ans jusqu'au master et je suis rentrée en France le mois dernier. Je logeais dans un manoir chez des nobles, des connaissances de Suzanne. Ma chambre donnait sur un magnifique parc. Je mangeais à leur table dans une salle à manger de style victorien, servie par du personnel domestique. J'ai toujours été étonnée de tout ce qu'elle faisait pour moi et du pouvoir qu'elle détenait pour faire améliorer mon quotidien dans le Royaume-Uni. J'ai pu visiter le pays que je ne connaissais pas, bien que ma mère fût née à Londres. Elle n'est pas restée longtemps car elle a été adoptée par des Aixois qui l'ont ramenée chez eux. Suzanne m'a d'ailleurs appris quelque chose que j'ignorais sur le manoir d'Aix-les-Bains. Il est au nom de Hardey, le nom de jeune fille de ma mère. La transmission m'a été faite par succession. Mes parents sont décédés au début de mon arrivée à la Sorbonne, juste avant de te connaître. L'accident d'avion a eu lieu étrangement le 12 octobre 1967, le jour de l'anniversaire des quarante-six ans de ma mère.

Elle arrête de parler pour regarder le ciel devenir orange au couchant, signes annonciateurs de vent pour le lendemain. Elle se tourne vers moi :

- Et toi, comment t'en-es-tu sorti ?

Nous nous regardons dans les yeux, comme la première fois où je lui ai tenu la main. Elle est là, assise, heureuse, à un mètre de moi ! Tout ce que j'ai rêvé depuis quatre ans !

- A mon retour, j'avais envie de tout quitter, de partir loin. Je n'arrivais pas à oublier tout ce que nous avons vécu ensemble et qui avait été détruit en une seconde. J'ai fait comme toi, je

n'ai pas pu manger pendant trois jours, nourri seulement grâce à la tasse de café du matin. C'est là que j'ai reçu un courrier concernant ma nouvelle demande de prolongation de mon service militaire. Je décidai de m'engager dans la Marine pour deux ans. Il y avait une possibilité de mutation en Polynésie. J'ai sauté sur l'occasion. Là-bas, je n'ai pas cessé de penser à toi, matin, midi et surtout le soir. Tu étais la seule image positive de ma vie. Je t'ai écrit de nombreuses lettres que je n'ai jamais envoyées car je ne savais pas où tu habitais. Nous n'avions pas eu assez de temps pour mieux nous connaître. A mon retour, deux ans plus tard, j'ai revu une copine d'enfance qui était devenue une femme magnifique et là, j'ai pris conscience que je ne m'en sortirais pas en restant fixé dans ton souvenir. Je devais t'oublier et mon avenir devait se dérouler sans toi. Elle s'appelle Nadine. Nous sortons ensemble depuis six mois, mais je n'arrive pas à la saisir. Elle est bourgeoise et pas facile à vivre. Ce soir, elle n'est pas avec moi mais à un anniversaire. Au fait, je suis seul ! Veux-tu qu'on dine ensemble, qu'on se refasse le repas tous les deux, qu'on reprenne celui qu'on n'a pas eu le temps de terminer ?

Elle est emballée par mon idée. J'ouvre la porte de l'immeuble et nous montons au deuxième étage. L'appartement donne sur la prairie et sur une cour intérieure. Le bâtiment a été construit au début des années cinquante en pierres de Caen, après la destruction des trois-quarts de la ville. Il possède déjà le confort des nouvelles habitations et un espace suffisant.

En pénétrant, je la vois balayer du regard l'ensemble de la pièce principale qui s'ouvre devant elle. Elle se promène, jugeant les meubles, le divan. Au milieu, une table basse en chêne foncé me sert de desserte où plusieurs livres et revues sont posés là, parce que je ne sais pas où les ranger. Elle passe la main sur le canapé beige comme pour en tester le confort. Dans la cuisine, elle tourne autour de la table. Ici, tout est blanc. Elle aime.

Elle voit tout, observe tout, sans doute pour essayer de percevoir la présence d'une autre femme, son parfum, des habits laissés négligemment sur une chaise. Elle entre dans ma chambre dont le lit double est recouvert d'un édredon rouge, cadeau de Nadine. Je l'aurais préféré en bleu mais ne j'ai pas eu mon mot à dire. C'est ça, Nadine !

Rien qu'à voir son sourire, je sens qu'elle se plaît ici.

- C'est un lieu magnifique grâce à la clarté, dit-elle. La simplicité d'ameublement, l'espace entre les meubles. J'aime !

Elle dépose son sac et s'assied sur le divan en s'enfonçant

jusqu'au dossier comme pour se détendre. Elle devient l'invitée. Je vais chercher à boire dans le frigo. Je sors trois bouteilles, ajoute deux verres et place le tout sur un petit plateau que je dépose sur la table basse au milieu des revues. Je prends place auprès d'elle pour la servir. Je suis à la fois heureux et intimidé par sa présence.

- Je te propose un jus d'orange, du whisky et de la vodka.

Elle choisit le jus d'orange

- Tu sais, dit-elle, je ne tiens pas l'alcool et j'ai encore de la route à faire.

- Dis-moi pourquoi tu reviens après quatre ans de séparation pour repartir le soir même ?

- J'ai plein de choses à te demander, dit-elle en sirotant son verre. Je sais que tu es journaliste et que tu as l'expérience des enquêtes. Je vais tout t'expliquer car j'ai confiance en toi. Mais ce que je vais te dire doit rester entre nous et ne jamais être répété à quiconque. D'accord ?

- D'accord, dis-je, intrigué par cette demande !

- Suzanne, ma nurse, et son mari Henri sont arrivés au manoir lorsque j'avais quatre ans. Ma mère disparaissait souvent aux quatre coins du monde ; elle assistait mon père, président-directeur général de la société Balmoral, s'occupant d'import-export, donc très pris aussi. J'ai vécu toute ma jeunesse avec seulement Suzanne comme repère. C'est ma seconde mère, plus tendre que l'originale avec qui j'avais du mal à m'entendre. C'est en 1968, après les événements, en revenant à Deauville que Suzanne m'a expliqué certains secrets que je ne veux pas que tu répètes.

Je l'écoute. Je suis sous le charme. En buvant un Long John avec deux glaçons, je sens la faim me tirailler, mais je ne dis rien par peur de couper le fil de son récit.

- Suzanne m'a raconté l'historique de notre maison de famille, en Savoie, depuis sa construction. Là, je suis tombée de haut. Je ne savais pas que j'habitais dans un édifice chargé d'histoire. En 1862, mon aïeul, un richissime armateur d'origine grec par sa mère et britannique par son père, Ioannis Hardey, construisit un manoir à Aix-les-Bains pour pouvoir y séjourner et prendre les eaux aux Thermes. Il souhaitait également se retirer là pour ses vieux jours, avec son épouse, appréciant le micro-climat aixois pour y être venus en cure très souvent. Les finitions dureront deux ans. Ioannis Hardey y restera un mois pour en surveiller l'avancée. Il devait discuter des dispositions des pièces et des chambres à prévoir pour sa famille et ses domestiques.

Elle fait une pause, boit une gorgée de jus d'orange et continue son histoire :

- Mais Ioannis Hardey décéda à Londres avant la fin des travaux. Sa femme ne pouvant l'habiter, le manoir resta inoccupé pendant quarante ans. Seule, leur fille Sophie, mon arrière grand-mère, y revint un jour et le restaura au cours des années qui suivirent. Lors de ses passages à Aix, elle ne manquait pas d'écrire à sa mère pour lui apporter des nouvelles de la ville où elle aurait dû vivre sa retraite. Elle avait également l'habitude de noter ses idées et ses impressions dans des carnets. On le sait, grâce à la correspondance avec sa mère où elle le précisait souvent, mais aucun écrit de sa part n'a jamais été retrouvé. C'est la première chose que je recherche. Lors de mon retour, Suzanne m'a informée qu'une femme habitant à Palma, sur l'île de Majorque, détenait des documents concernant Mary, l'enfant née à Londres, en 1921, et qui était ma mère.

Elle se lève, tenant son verre à la main, comme si elle voulait demander un surplus de boisson. Mais c'est tout autre chose qui la turlupine.

- Que peut-on faire à manger chez un célibataire ? J'ai faim !

- J'aurais préféré faire des achats avant de savoir que tu viendrais. J'ai des pâtes, une boîte de pâté de porc premier choix, pas de pain, et ...

- C'est bien ! On fait des pâtes. Pendant la cuisson, je pourrais continuer mon histoire.

Elle met de l'eau à bouillir dans une casserole. Lorsque l'ébullition arrive à son maximum, elle y plonge une poignée de coquillettes, pose un couvercle à demi ouvert sur le récipient et retourne sur le canapé après s'être servie un verre d'orange.

- Il s'agit de Suzanne et Henri Norton. Lorsqu'ils sont arrivés chez nous venant directement de leur Grande-Bretagne natale, j'avais quatre ans. Ils avaient la fonction de me protéger. Pas n'importe laquelle des protections, non, mais une véritable, digne d'un chef d'état. J'ai parlé à Suzanne pour savoir où tu habitais et pouvoir te revoir. Elle était contre et voulait m'écarter de toi pour ne pas recommencer la situation de Paris en mai 68 et la mauvaise passe qui s'en suivit. Son rôle protecteur est associé à celui de gestionnaire. Ça, c'est la partie de Henri. En ce qui concerne le manoir, il a été créé une société immobilière lors du décès de mes grands-parents en 1960 pour éviter à mes parents de se retrouver sans argent. La maison a été rachetée avec des devises étrangères venant sans aucun doute de Grande-Bretagne par l'entremise d'un notaire. J'en

suis devenue la gérante et chaque année, je dois signer un document pour le fisc français et honorer ma dette d'un chèque que Suzanne me prépare. Je suis propriétaire mais mon nom ne figure nulle part.

Elle s'arrête de parler pour éteindre la cuisinière. Les pâtes sont cuites. Elle les verse dans la passoire et pose le tout sur la table dans une assiette pour égoutter l'eau de cuisson.

- C'est prêt, monsieur le Caennais.

- Merci, madame la Savoyarde.

J'ai le sentiment que nous reprenons l'un et l'autre la complicité qui nous avait réunis en 1968.

Il est déjà vingt-et-une heures et je meurs de faim. J'ai ouvert la seule boîte de pâté que j'avais en stock et la pose telle quelle sur la table. Mais, de ça, Claire s'en fiche, je le sais. Ce qu'elle aime : raconter son histoire et manger un morceau en toute simplicité.

Nadine m'aurait fait toute une histoire pour ne pas avoir effectué un minimum de présentation.

J'ai oublié le sel.

- Merci !

Elle ne dit plus rien, dès la première bouchée avalée, à croire qu'elle n'avait même pas pris son petit déjeuner. Elle lève son verre vide et demande si j'ai du vin. Je suis confus de ne pas y avoir pensé plus tôt. Bien sûr !

- Un Juliéna, s'étonne-t-elle, tu deviens connaisseur !

C'est vrai que depuis ma rencontre avec mon corbeau, j'ai commencé à boire régulièrement du Beaujolais, vin que j'apprécie particulièrement. Le liquide nous réchauffe les papilles. Il est bon mais la température est légèrement trop tiède. Elle s'en moque.

- Maintenant, dit-elle, j'ai l'impression que nous reprenons la soirée, là où nous l'avons laissée.

Je me remémore ce dîner où Claire a sorti cette fameuse bouteille de Chiroubles. Je sens que ce moment va devenir inoubliable, voyant qu'elle aussi a fait le rapprochement. Je perçois son trouble. Elle continue son récit :

- J'ai demandé, le mois dernier, à Suzanne de te rechercher. Je n'avais encore osé faire le premier pas. Je m'étais abruti dans les études tellement difficiles et je ne suis revenue que deux fois en trois ans. A Preston, je connaissais un garçon qui me draguait mais je ne suis jamais allée bien loin avec lui. Je ne sais pas si c'est le souvenir de notre rencontre qui m'empêchait d'établir une relation, mais je n'avais envie de rien, surtout pas d'un petit copain.

Elle me demande de lui verser un autre verre.

- Le manoir où je fus logée à Preston, continue-t-elle, est un vrai château. Mes hôtes font partie de la noblesse britannique et leur accueil a été merveilleux. J'étais choyée comme une vraie princesse. J'avais une voiture anglaise à ma disposition, tu ne le croiras pas : une MG verte ! Véridique ! Un véritable petit bolide décapotable. Ah ! J'avais la cote à l'université et les beaux mecs me regardaient avec l'envie de sortir avec moi. Mais il ne se passa rien.

Elle prend une nouvelle gorgée de Juliéna. Je vois que le vin lui tourne la tête, c'est sûr !

- Suzanne a fait des pieds et des mains pour te retrouver. Heureusement que tu m'avais précisé que tu étais né à Caen, au pied du château. Elle se rendit à l'état-civil de la mairie avec une lettre du procureur de la république (un faux bien imité) qui l'autorisait en tant qu'agent consulaire britannique à consulter les registres de naissances de l'après-guerre. Avec les tables décennales qui répertorient les noms propres par ordre alphabétique, il lui fut très facile, en moins de quinze minutes, de retrouver ton acte de naissance. Elle en fit faire une copie par la secrétaire. Avec ces renseignements, elle contacta un fonctionnaire des impôts de Deauville, un ami à elle, qui écrivit au Centre des Impôts de Caen pour un éventuel redressement de situation. Cinq jours plus tard, nous avons plusieurs réponses à notre disposition : l'adresse de tes parents à la Grâce-de-Dieu, ton adresse personnelle, Cours du Général de Gaulle. Henri fit le voyage jusqu'à Caen pour combler les trous : ton lieu de travail, tes habitudes, ta voiture, ta petite amie ou si tu étais marié ou fiancé, que faisaient tes parents et mille choses encore que Suzanne me rapporta.

Elle fait une pause en regardant son verre :

- Je ne sais pas si j'ai trop bu, mais ça faisait longtemps !

Je me demande si elle apprécie ce temps d'ivresse qui la rend joyeuse ou si elle regrette d'avoir trop parlé sous l'effet du vin. Elle repose son verre et continue son récit :

- Je suis donc partie ce matin de bonne heure pour être présente lorsque tu sortirais de chez toi en utilisant l'une des voitures des Norton et ...

- Mais pourquoi ne pas m'avoir abordé à ce moment-là ?

- Je devais savoir si tu étais disponible pour m'aider et en fait, je n'ai pas osé. Pour moi, c'était encore trop dur. Je t'ai suivi jusqu'au journal et je t'ai attendu sur un banc. Tu es sorti une fois à midi pour déjeuner avec un collègue et retourné au travail à treize heures quinze. Je n'ai pas quitté mon point

d'observation, sauf deux minutes pour aller changer mon disque horodateur. A dix-sept heures, je t'ai vu sortir pour te rendre à la poste et là, je me suis dit qu'il fallait agir. D'attendre toute la journée m'avait épuisée et je voulais en finir. C'est là que tu m'as vue débouler devant toi.

Dans d'autres circonstances, j'aurais pu ne pas apprécier que des personnes fassent des recherches indiscrètes sur moi. Mais comme il s'agit de me permettre de revoir Claire, alors là, je pardonne. Mais je suis surpris d'entendre cette histoire. Je reconnais en elle une certaine pudeur d'attendre que les choses se réalisent sans précipitation et au bon moment. Tout le contraire de Nadine, plus provocante.

- J'ai un peu trop bu et je ne préfère pas conduire ce soir pour rentrer à Deauville. Peux-tu m'héberger pour dormir ? Je suis complètement crevée.

- Je vais ouvrir le canapé-lit. Tu prendras mon lit, ce sera plus confortable.

- Je te remercie, Jissey. Tu es vraiment un ami !

J'aurais préféré d'autres arguments pour me remercier.

En sortant de la salle de bains, j'ai failli éclater de rire de la voir dans mon pyjama, trop grand pour elle, dont les manches lui arrivent aux genoux et le bas du pantalon s'étirole sur ses pieds. Elle s'allonge dans le lit.

- Il est confortable, dis donc !

Elle pose sa tête sur l'oreiller et me regarde d'un drôle d'air, comme si elle allait me proposer quelque chose d'intéressant :

- Jissey ? Ce n'est pas un prénom courant ! Pourquoi t'appelles-tu comme ça ?

- C'est une longue histoire : le frère de mon père s'appelait Jean-Claude. Je ne sais pas pourquoi, mais il se faisait toujours appeler avec ses initiales : JC. JC par ci ! JC par là !

Même pour une banale histoire de famille, elle prend la peine de m'écouter. C'est vrai que la question de mon prénom ne s'est jamais posée.

- Il est mort subitement une semaine avant ma naissance. Je devais m'appeler Jean-Claude, comme lui. Mais ma mère préféra les initiales JC. Comme le secrétaire de l'état-civil ne voulait pas prendre ce prénom en compte, mon père décida que ce serait : JISSEY, tout simplement. Ensuite ...

Elle a fermé les yeux. Elle s'est endormie. Je lui fait une bise sur le front. Sa peau sent toujours bon le chèvrefeuille.

* * * *